

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 59 (1921)  
**Heft:** 22

**Artikel:** Bourla-papai ou bourla-papey ?  
**Autor:** A.A.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-216435>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

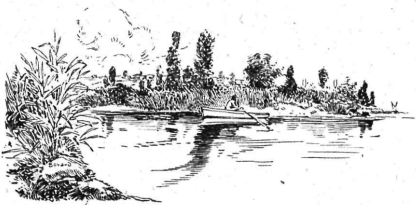
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



### AU FIL DE LA VIE

Sérénade moderne.

*Au temps des joyeux troubadours  
Et des troublantes châtelaines,  
Chansons d'amour et cantilènes  
n'étaient pas vaines  
Ainsi que de nos jours.*

*Aux pieds des vieilles résidences  
Où file une belle inconnue,  
Le ménétrier, tête nue,  
La voix émue*

*Déclame sa romance :  
« Qui guérira mon mal d'amour ?  
Un seul regard de vous, madame,  
Peut ressusciter en mon âme  
L'ardente flamme  
De mon premier amour.  
Et tandis qu'il chante câlin,  
Dans l'encadrement d'une ogive  
Une châtelaine pensive  
D'une main vive  
Jette une branche de jasmin.*

*Oh ! les bonnes chansons d'autan  
Qui séduisent le cœur des belles  
Tant, que les cœurs les plus rebelles  
Battaient d'une aile  
Le soir en y rêvant.  
Mais moi qui chante vainement  
Tour à tour mes plus beaux poèmes,  
Je n'ai pas, de celle que j'aime  
Obtenu même  
Un regard bienveillant.*

Retours.

*J'aime les retours clairs dans les trains lumineux  
Ces passages, la nuit, vertigineux dans l'ombre  
Où les trains vont pareils à des flèches de feu  
Illuminant d'éclairs les paysages sombres,*

*Où blotti dans un coin des clairs compartiments  
On songe à tous ceux-là qui joyeux vous attendent,  
Aux bras tout grands ouverts et qui vers vous se ten-  
[dent  
Là-bas, dans la grand'ville aux doux enchantements.  
J'aime les retours clairs, dans les trains, par les  
[champs.*

A un ami dont de Vigny a fait inconsciemment  
son disciple.

*Tu serais à ce point sceptique  
sur les fins de l'humanité,  
que tout n'est que banalité  
hormis l'Amour et la Musique ?*

*Et sans avoir vécu, sans croire  
A rien qui ne soit Elle ou Toi  
Tu fermerais ta Tour d'Ivoire  
Pour y rester à jamais coi ?*

*Non. — C'est un droit que n'a pas l'homme  
de s'enfuir avant le combat.  
Car il n'est de mérite en somme  
que de mourir où l'on se bat.*

R. MOLLES.

*Dare, dare.* — Un voyageur, une vieille dame et un  
petit chien bargeux sont enfermés dans un wagon  
de première classé. Le chien aboie, hurle, jappe, etc.  
Impatent, le monsieur allume un cigare et se met  
à fumer à la portière.

Après plusieurs accès de toux significatifs, mais  
inutiles, la dame, sans mot dire, arrache le cigare  
de la bouche du monsieur et le jette sur la voie.

Le voyageur prend flegmatiquement le chien par  
la peau du cou et l'envoie par la portière rejoindre  
le cigare.

— Rapporte, Azor, rapporte, dit-il tranquillement.

### NAPOLÉON 1er à LAUSANNE

**B**IEN loin que cela me « déplaie », je suis  
enchanté de voir que mon petit article sur  
les Souvenirs napoléoniens à Lausanne  
(écrit en vue de la *Gazette des Etrangers* et dont la  
Rédaction du *Conteur Vaudois* m'a fait l'honneur de  
désirer la reproduction dans ses colonnes) ait sus-  
cité des renseignements complémentaires. Je n'ai eu  
nullement la prétention d'avoir épuisé le sujet ni  
d'avoir cité les souvenirs napoléoniens qui peuvent  
exister à Lausanne dans les collections particulières.  
J'en connais aussi quelques-uns, mais on ne peut  
tout dire dans un article et je me suis borné, dans  
le mien, à signaler les choses que le grand public  
peut ou pouvait voir.

L'idée que suggère M. C. P.-V. est intéressante et  
mérite certainement d'être examinée. Tous les amis  
de l'histoire locale le remercieront de sa suggestion.  
G.-A. B.

### BOURLA-PAPAI OU BOURLA-PAPEY ?

On nous écrit :

« Au cours d'un article consacré à Louis Reymond  
et paru le 2 décembre 1911, le *Conteur* orthographiait  
*bourla-papai*, tandis que nous trouvons, dans la notice  
historique dédiée à la jeunesse des écoles vau-  
doises, le 14 avril 1903, et rédigée par M. Paul Mail-  
lefer, un chapitre intitulé « Les Bourla-papey ».

» Nous serions vivement reconnaissant à quelque  
collaborateur patoisant du *Conteur* de vouloir bien  
trancher à notre intention cette importante question  
de linguistique. A. A. »



### ALFRED

(Fin.)

Et voici qu'un beau matin, il arrive dans le verger  
armé d'un grand fouet — du grand fouet que son  
papa emploie pour exciter les chevaux attelés à la  
charrière. C'est un beau fouet à long manche jaune,  
portant une belle lanière de cuir terminée par une  
solide ficelle, un fouet dont on peut tirer des claque-  
ments merveilleux en le manœuvrant d'une seule  
main.

Désormais Alfred montera une garde vigilante près  
du grand cerisier. L'ennui disparaît comme par en-  
chantement. Il sait comment il doit employer son  
temps ; il a le sentiment de jouer un rôle important.  
Il n'est plus le petit garçon qui doit éviter de don-  
ner du travail à ses parents, le petit garçon qui oc-  
cupe tant bien que mal ses loisirs. Il est maintenant  
le défenseur de la propriété commune qu'il a le de-  
voir de protéger contre les atteintes d'autrui.

Justement, ce jour-là, Alfred trouve sous le ce-  
risier une quantité de pierres, des débris de tuiles, des  
branches brisées et des feuilles éparses. Sur les feuil-  
les, les cerises écrasées laissent lentement couler leur  
jus savoureux. Saas doute, ce sont les enfants de  
l'école qui ont fait cela. Alfred n'en doute pas. Com-  
me l'heure de la sortie des classes va bientôt sonner,  
il est résolu à attendre; il veille. Perché sur le mur,  
son grand fouet dans les mains, il ressemble à ces  
vieux Suisses qui protégeaient autrefois, sur les  
champs de bataille, la retraite des contingents obligés  
de céder devant le nombre.

Mais il ne garde pas longtemps l'attitude belli-  
queuse; bien qu'il soit fortement attaché au principe  
de la propriété, il n'en est pas moins un bon petit  
garçon qui ne cherche aucunement les querelles.

Des passants lui orient :

— Salut, Alfred, donne-moi des cerises !

Lui, pour toute réponse, fait un geste qui révèle  
son impuissance; il voudrait bien en donner, il a beau  
tendre les bras, il est encore trop petit pour saisir  
les premiers fruits.

Pendant qu'Alfred joue avec le fouet de son papa,  
le petit François — qui revient de l'école — s'arrête  
sous le cerisier. Sans doute il attend le moment fa-  
vorable pour jeter, contre les branches les plus rap-  
prochées, le caillou qu'il pousse du bout de son sou-  
lier. Mais, pour cela, il faudrait qu'Alfred s'en aille  
et Alfred ne s'en va pas. Au contraire, il reste sur  
son mur : véritable sentinelle devant les armes.

Alfred a son idée. Il connaît François depuis long-  
temps pour s'être souvent querellé avec lui. Il devine  
ses pensées, il voit son geste. Afin de lui faire com-  
prendre qu'il doit, sans autre, poursuivre son chemin,  
Alfred abaisse légèrement le grand fouet de son pa-  
pa : l'extrémité de la lanière touche presque le petit  
François qui, instinctivement, fait de la main un  
geste de protection. Mais Alfred n'est pas méchant.  
Il ne cherche pas à faire mal à François. « Ne com-  
prends-tu pas, semble-t-il lui dire en soulevant et en  
abaissant doucement le fouet, ne comprends-tu pas  
que je ne veux pas te frapper. Passe ton chemin,  
continue ta route, respecte la propriété d'autrui et il  
ne t'arrivera aucun mal. »

Mais François ne veut rien comprendre. Alors le  
fouet devient plus agressif, il s'agite, il va, il vient,  
il se démène. Alfred est intransigeant, il connaît sa  
responsabilité, il est propriétaire, il défend son bien.

Cependant François a pris le caillou dans sa main  
et s'apprête à le lancer; aussitôt le fouet se met à  
danser, et peut-être qu'il fait mal... Mais brusquement  
le fouet tombe et Alfred se sent saisi à bras le corps.  
Un poing vigoureux s'abat sur sa nuque et son corps  
se trouve soudain replié sur un genou, bras en avant,  
jambes pendantes. Alors une main largement ouverte  
monte et descend plusieurs fois en s'abattant, lourde,  
sur son fond de pantalon où il y a une large pièce  
d'étoffe brune.

Et puis, après avoir reçu une magistrale fessée, Al-  
fred se sent jeté de côté, sur le sol, tout près de son  
fouet qu'il reconnaît. Et il voit, à travers ses larmes,  
un grand garçon qui s'enfuit en escaladant le mur,  
non sans avoir cependant saisi au passage une belle  
branche du cerisier, un de ces fameux « mouchets »  
tout couvert de fruits succulents... Ah ! il n'y a pas  
à en douter, c'est bien lui, le frère du petit François.  
Sur la route, un attroupement d'enfants s'est formé.  
Alfred entend leurs cris, leurs quolibets et leurs ri-  
res, et il se sent profondément humilié. En ce mo-  
ment, il souffre comme jamais il n'a souffert.

— Ah ! pleure, pleure, petit Alfred; il fallait bien  
qu'un jour tu apprennes à connaître la vie !

Jean des Sapins.

Levez-vous. — Un habitant de Bodzopolis sonne  
à 1 heure du matin chez le docteur X :

— Est-ce bien ici ?

— Qui demandez-vous ?

— M. le docteur X.

— C'est moi.

— Vous devez venir le plus tôt possible chez Y,  
rus de la Lenda, n° 14, 3<sup>me</sup> étage. Mais prenez des  
allumettes avec vous, parce que vous pourriez tom-  
ber dans l'escalier.

— Qui y a-t-il de malade chez Y ?

— Lui-même.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis 15 jours.

— N'a-t-il pas encore eu le médecin ?

— Si, le docteur Z vient le voir tous les jours, mais  
la nuit, il ne veut pas se lever... et comme vous l'ê-  
tes déjà, vous...

### COMMISSION

#### DES ARMOIRIES COMMUNALES

**B** IEN que ces lignes aient déjà paru dans la  
plupart de nos journaux, nous croyons de-  
voir les reproduire. Elles constituent en  
quelque sorte un complément officiel des notices et  
clichés que publie actuellement le *Conteur* et qu'il  
doit à l'amabilité de son fidèle ami et collaborateur  
Mérimé, très expert en l'art héraldique.

Nous abrégeons un peu.

« Un grand nombre de communes vaudaises se  
préoccupent de remettre en honneur leurs anciennes  
armoiries ou, si elles n'en retrouvent pas, d'en com-  
poser de nouvelles. Ce mouvement est digne d'en-  
couragement. Ces armoiries rappellent généralement  
un souvenir historique intéressant la localité, et ser-  
vent en même temps excellentement de motifs déco-